



HAL
open science

Agape et Nomen : Assomptions et préférences dans le Bartleby d'Herman Melville

Daniel Thomières

► **To cite this version:**

Daniel Thomières. Agape et Nomen : Assomptions et préférences dans le Bartleby d'Herman Melville. Pierre Frath; Christopher Gledhill; Jean Pauchard. Res per nomen, 1, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.273-287, 2008, 9782915271263. hal-02488714

HAL Id: hal-02488714

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02488714v1>

Submitted on 26 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Agape et Nomen : assomptions et préférences dans le Bartleby d’Herman Melville

Daniel Thomières

Université de Reims Champagne-Ardenne
daniel.thomieres@univ-reims.fr

Je croyais entrer dans le port, mais je fus comme rejeté en pleine mer.
(Leibniz, *Système nouveau de la nature*)

Abstract

This paper is about the way language really works. I take examples from literary texts, i.e. fictitious, which nevertheless make sense when we read them. Linguistic features consist of operations and implications which, when all is said, are social and not linguistic. We could even say that literature reveals the gist of what language is about. As Stanley Cavell says, some texts reveal aspects of life often ignored by linguistics and mainstream philosophy of language, i.e. the “uncanniness” of reality. More specifically, I will try to show that literature offers: i) a critique of the way people use language — and more generally of the way society works; ii) new possibilities of life.

Herman Melville’s short story “Bartleby” (1853) is a case in point. The new employee of a New York lawyer answers “I would prefer not to” when given some task to perform. There is very little to say about the employee, who can more or less be identified with his repetitive statement. The lawyer is certainly more interesting: he represents some of the most important values of 19th-century American society.

My critique will bear on what is known as acts of language, more specifically performatives. My view is that they offer a very superficial description of language use and seem to be only able to

account for a small number of interactions in society. Indeed the theory is too often nothing but a classification of what one can do with acts of language. When the employee of Melville's story starts not behaving according to the unwritten rules prevailing in the lawyer's world, he is ordered to be "reasonable". The lawyer also says that what matters is our "assumptions" about the world in which we live. Melville's text shows that these assumptions are only conventions claiming to possess a universal value. They give people places and roles to play in society. I believe that the questions we should ask when we study performatives is that of power, and possibly also of money. It should be obvious that performatives hide the reality that nothing justifies the fact that some people are more equal than others and that that situation must not change.

I believe that performatives rely on a conception of language that denies the arbitrary of the sign. It tries to impose ready-made links ("assumptions") between utterances and contexts. In the end, traditional linguistic classifications are political, whether they proclaim it or not. (They usually don't.) They aim to give to some privileged individuals the control of language, and more generally of the fabric of society. The whole problem is of course that societies are divided and that consensus is a myth. I believe that language, if studied differently, could help us see the world as it is, accept the passing of time, chance and change, and not just repeat the same old artificial situations and hidden hierarchies.

La littérature m'a toujours paru un lieu privilégié pour observer le fonctionnement du langage, et, plus généralement, pour tenter de découvrir en quoi consiste notre "humanité". "*Ab Bartleby! Ab humanity!*", tels sont les derniers mots de la nouvelle publiée en 1853 par l'écrivain américain Herman Melville. Ce texte célèbre dans lequel les personnages se parlent sans se comprendre peut-il nous conduire à découvrir ce qui nous fait homme ? Sans aucun doute, il s'agit de littérature, de fiction, ce n'est pas vrai, mais tout ce qui se passe dans la nouvelle a malgré tout un sens, des implications, éveille des échos en nous. Il se pourrait bien que certains textes littéraires soient particulièrement à même de saisir le

fonctionnement du langage dans son rapport avec des sujets et des sociétés. Jacques Derrida faisait remarquer que J.L. Austin ne considérait pas comme un vrai performatif les paroles d'un acteur habillé en prêtre qui déclare " Je te baptise ". Et, pourtant, ce qui se passe sur cette scène de théâtre est très loin d'être dénué de significations... Hasardons qu'il serait peut-être après tout plus pertinent de traiter les performatifs dits " sérieux " (comme le dit Austin) comme un cas particulier de la classe des performatifs. Ou, plus exactement, la question pertinente ne serait-elle pas de se demander ce que tel énoncé (catalogué comme performatif ou non) réalise (*perform* en anglais) ou ne réalise pas (directement ou indirectement) ?

Je veux dire par là que l'un des attraits principaux de la littérature est de nous proposer des exemples d'utilisations de la langue qui sont manifestement non " sérieux ", à la différence de ce que l'on trouve généralement dans les grammaires, pour ne pas parler des ouvrages de nombre de philosophes du langage. Ce manque de sérieux n'empêche toutefois pas ces exemples d'être signifiants. Je partirai d'une remarque de Stanley Cavell, qui rappelle que la littérature est un lieu extraordinaire pour percevoir l'" inquiétante étrangeté " de la vie quotidienne. Dans *In Quest of the Ordinary: Lines of Skepticism and Romanticism*, Cavell reprend la formule de Freud (" *das Unheimliche* "). Ce que nous voyons est peut-être fantastique, ou loufoque. C'est aussi réel, à un niveau profond qu'il importe de reconstruire. Plus précisément, il nous paraît que certains textes littéraires possèdent au moins deux fonctions très importantes : une fonction critique (rien ne va de soi) et une fonction utopique (il y a toujours d'autres possibilités). Et, si nous voulons parler de problèmes langagiers, cela ne peut que nous mener à mettre une fois de plus l'accent sur le fait que les signes sont arbitraires. Le problème est vieux comme la philosophie. Mais n'avons-nous pas pourtant toujours une petite tendance à oublier cette vérité, avec les conséquences que l'on peut imaginer ? Melville m'a semblé être en mesure de nous aider dans nos interrogations. Sa nouvelle met l'accent sur le langage, mais il est rapidement clair que le langage ne saurait constituer un objet d'étude coupé d'un sujet impliqué dans

une société, en l'occurrence la société américaine du XIX^e siècle. Quels processus mentaux découvrons-nous à travers l'utilisation que font les personnages de la langue anglaise ? Et, surtout, quels problèmes posent ces processus mentaux ?

En très bref, que se passe-t-il dans "Bartleby, the Scrivener" ? Le narrateur de la nouvelle est un homme de loi (*lawyer*) new-yorkais d'un certain âge. Il nous avoue d'emblée qu'il ne prise guère la littérature. (Lui non plus ne trouverait manifestement pas chose "sérieuse" l'utilisation du langage à des fins de fiction ?) Cet homme de loi a choisi de ne pas plaider. Sa spécialisation dans le domaine des actions et des obligations (*deeds and bonds*) en ferait plutôt ce que nous appelons un notaire en français. Il possède déjà deux clercs et il nous dit qu'il vient d'engager un copiste. (Les photocopieuses n'existaient pas, ne parlons pas des traitements de textes.) Il s'agit du dénommé Bartleby, qui accomplit tout d'abord un travail phénoménal. Un jour toutefois, lorsque le notaire demande à Bartleby de relire un acte avec lui, ce dernier lui réplique : "I would prefer not to". La réponse reste par la suite la même aux autres demandes du narrateur (écrire, relire, aller à la poste, etc.) Le notaire ne sait plus que faire, il propose à son copiste de l'argent, un autre emploi, il va même jusqu'à l'inviter chez lui. Toutes ses tentatives, le lecteur le comprend vite, demeurent vaines. Le notaire, inquiet pour sa réputation, n'a plus qu'à fuir et à ouvrir une étude ailleurs. Bartleby reste derrière et ne quitte plus le palier de l'ancienne étude. Il est finalement arrêté pour vagabondage, envoyé à la prison de New York ("The Tombs", construite en style égyptien, célèbre dans toute la littérature américaine du XIX^e siècle...) Le notaire va lui rendre visite et, un matin, le découvre mort. C'est apparemment ainsi que le notaire devient un narrateur. Il a beau ne pas aimer la littérature, il se met à écrire la vie de Bartleby, du moins le peu qu'il en sait. Ah Bartleby ! Ah humanité !

Nous dirons fort peu de choses de Bartleby. Il tient principalement un rôle de prétexte dans la nouvelle. Il ne possède aucune épaisseur psychologique. Il est de fait possible de l'identifier avec sa formule, laquelle formule n'est pas sans avoir des répercussions dans l'esprit du notaire, et bien évidemment aussi

dans l'esprit des lecteurs. Le narrateur est *ipso facto* le personnage principal. Et, face à ce copiste inattendu, il va se révéler, il va mettre à jour les valeurs profondes auxquelles il s'identifie, il va rendre lisibles les choix qu'il a faits plus ou moins consciemment dans sa culture. Sa principale réaction va être d'objurguer à plusieurs reprises son employé d'être "raisonnable" (*reasonable*). Le notaire va aussi nous parler de ses assomptions. (Le terme est de lui.) Il assume (*assumes*) beaucoup de choses : le copiste est pâle, donc il doit être malade ; je lui ai demandé de partir, donc il va partir, etc. A entraîne B. Il y a là des actes de langage présentés comme "raisonnables", fondés sur le bon sens, c'est-à-dire étant supposés posséder une validité éternelle et universelle. Je respecte la règle du jeu, se dit le notaire. Pourquoi mon employé ne fait-il pas de même ? En y réfléchissant un peu toutefois, nous savons que ces assomptions sont purement arbitraires. C'est comme cela dans le petit monde du notaire. Mais les choses pourraient en être autrement dans une autre culture ou pour quelqu'un d'autre dans la société new-yorkaise de l'époque. Nous avons parlé de la fonction critique de la littérature. Melville y croyait et, ici encore, il montre que ce qui est présenté comme universellement vrai n'est en réalité que bêtement arbitraire. Le notaire s'est construit un univers personnel et professionnel stable et il ne peut envisager la moindre mise en cause de ce *statu quo*. Il se montre aussi "sérieux" que J.L. Austin un siècle après lui : un travail de notaire ne saurait avoir quoi que ce soit à voir avec la littérature. En fait, la société à laquelle appartient le notaire lui garantit une existence dont la principale qualité est d'être répétitive et, partant, rassurante : A entraîne toujours B.

Le lecteur découvre ainsi les croyances fondamentales du notaire. Tout au long de la nouvelle, ce brave homme ne cesse de se demander alternativement s'il doit mettre le copiste à la porte ou tenter d'aider un homme qui lui paraît être en proie à une profonde détresse. Rendement capitaliste et/ou charité chrétienne : le notaire ne sait comment choisir. Il se montre à cet égard bon fils de sa culture historique. Le protestantisme américain non plus n'a pas su choisir et, dès l'origine, a été inséparable de l'exploitation de l'homme par l'homme. (La situation n'a d'ailleurs pas tellement

changé en ce début du XXI^e siècle et Dieu est toujours requis de bénir les guerres et les exportations américaines sur le marché mondial...) Le notaire parle énormément de charité. Ainsi que les amateurs d'étymologie le savent, le mot est fondamentalement ambivalent. En latin, "*caritas*" signifie "*cher*". Deux sens sont possibles : une chose est chère à cause de son prix (sens économique) ; un être est cher car on l'aime, que ce soit au sens d'*Éros* (amour sexuel) ou d'*Agape* (amour de son prochain) pour reprendre la très commode terminologie grecque. On comprend sûrement mieux l'impossibilité dans laquelle se trouve le narrateur de choisir : capitalisme ou protestantisme, c'est la même chose ! On conçoit aisément aussi l'impossibilité dans laquelle il se trouve pour comprendre la réponse du copiste. À un moment seulement, il a, semble-t-il, l'intuition du problème, problème qu'il perçoit évidemment en termes chrétiens. Il nous parle de la nouvelle Loi que nous a apportée le Christ lors de ce que nous appelons la Cène en français, c'est-à-dire le Dernier Repas avec les Apôtres, *Agape* (c'est l'origine du terme) : "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés". S'il y a un personnage qui pourrait être christique dans la nouvelle, c'est sans contexte le notaire et certainement pas Bartleby. Et le problème que pose le notaire, c'est qu'il se montre incapable d'être christique. Rappelons que l'amour du Christ pour l'humanité a consisté à donner sa vie pour nous. C'est un amour utopique, impossible. Le notaire est incapable d'aller jusqu'au bout. Il se borne à offrir de l'argent à son employé, puis finalement à l'inviter chez lui, sans évidemment aller jusqu'au sacrifice suprême. Il faut admettre que la charité du notaire est uniquement intéressée. Il fait preuve de charité car il veut que Bartleby s'en aille et cesse de faire peur à ses clients.

Bartleby n'est ainsi pas un personnage. On pourrait, si l'on veut, suggérer qu'il représente à sa manière le réel, tout ce que le notaire et sa culture dominatrice fondée sur l'argent et la religion excluent et ne peuvent voir. La seule loi (*law*) offerte à Bartleby, c'est le mur (*wall*). *LAW/WALL*, c'est la même chose, comme dans un miroir. L'employé travaille au début assis entre deux fenêtres donnant sur des murs. Nous sommes comme par hasard à Wall Street...

Bartleby mourra au pied des murs d'une prison aujourd'hui démolie et qui était célèbre pour ses inexorables murailles de pierre. (Relisons à ce propos la fin du roman *Pierre*, du même Melville). Le lecteur qui souhaite interpréter a le choix : Bartleby peut représenter le prolétariat naissant aux États-Unis, les Indiens, les Noirs ou, disons, un x , comme en mathématiques, désignant un groupe qui n'a pas la parole, qui se voit assigner une place subalterne dans les actes de paroles du notaire et des semblables.

Nous avons choisi de nous concentrer sur le notaire et son système de valeurs. Il y a très peu de choses à dire au sujet de Bartleby. Il nous faut toutefois à présent nous pencher sur la formule du copiste : "I would prefer not to". Première constatation : Bartleby ne répond jamais par la négative aux ordres de son employeur. Il utilise le conditionnel (*would*), qui implique un "if". Il déclare *stricto sensu* que, si vous me le demandez, je le ferai. D'autre part, "to" revêt ici une valeur anaphorique. Il reprend des assertions du notaire (copier, relire, aller à la poste, quitter l'étude, etc.) Le "to" est ici comme une sorte de miroir qui retourne au notaire ses ordres. Bartleby n'asserte rien en dehors du fait qu'il a des préférences, ce qui est une assertion plutôt minimale. En d'autres termes, le "I" est un énonciateur qui modalise certes, mais c'est pour se désengager des référents du notaire, de ses ordres et des implications sociales, économiques et religieuses de ces derniers. Le notaire en a de fait brièvement conscience lorsqu'il écrit : "He was more a man of preferences than assumptions"...

La formule de Bartleby semble bien avoir pour objectif principal de nous faire percevoir les jeux de langage du notaire comme arbitraires et non naturels, universels ou surtout évidents. (Évidents comme la Déclaration d'Indépendance : "We hold these truths to be self-evident: that all men are created equal" ? Tous les hommes ? On notera au passage que ce texte historique est un bel exemple de performatif avec tout ce que cette notion implique : il y a là des mots qui font quelque chose, ils créent une nation. Le problème, c'est que tous les Américains ont toujours dû accepter "naturellement" la valeur de ce texte, texte qui ne concerne en fait qu'un petit nombre d'entre eux. En d'autres termes, ces vérités ne

sont pas évidentes et les hommes n'ont jamais été égaux, ni en droit ni en fait, surtout pas aux États-Unis. Le monde ne serait-il pas un peu moins hypocrite si les performatifs n'existaient pas ?) La formule de Bartleby est celle d'un non-personnage. Il est d'ailleurs d'emblée décrit comme dépourvu de couleurs, comme s'il sortait du chaos d'avant la Genèse (avant " And then there was light... "). En somme, il ne serait pas de ce monde, du moins pas du monde du notaire et des Américains créés " égaux ". Il est hors sens, pourrait-on dire, dans la mesure où il ne paraît pas vouloir comprendre que l'usage communicatif du langage fonctionne grâce à des oppositions binaires (tout comme la langue ne connaît que des systèmes de différences sans termes positifs, ainsi que nous l'a rappelé Ferdinand de Saussure) : on dit oui ou non (on ne dit pas que l'on préférerait ne pas faire quelque chose), on ne travaille pas coincé entre deux murs (un blanc et un noir), coincé aussi entre deux clercs dont l'un travaille le matin et souffre de désagréments physico-psychologiques l'après-midi, tandis que c'est le contraire pour l'autre, on n'est pas non plus présenté la première fois comme, non seulement dépourvu de couleurs, mais aussi comme " an apparition " (un fantôme à la fois mort et vivant, de ce monde et aussi surnaturel ?). C'est comme si, pour accompagner la critique du notaire, le texte de Melville nous présentait un être fondamentalement utopique, n'appartenant pas à l'ici-bas, mais qui serait aussi en même temps un être porteur de possibilités, pouvant évoquer un monde différent.

On peut s'interroger sur la conception que le notaire se fait du langage. Vers le début de la nouvelle, le notaire se laisse aller à une confession à propos de ses goûts.

All who know me, consider me an eminently *safe* man. The late John Jacob Astor, a personage little given to poetic enthusiasm, had no hesitation in pronouncing my first grand point to be prudence; my next, method. I do not speak it in vanity, but simply record the fact, that I was not unemployed in my profession by the late John Jacob Astor; a name which, I admit, I love to repeat; for it hath a rounded and orbicular sound to it, and rings like unto bullion.

I will freely add, that I was not insensible to the late
John Jacob Astor's good opinion.

Le lecteur moderne qui a tout lu et tout vu ne manquera de déceler ici chez ce juriste rassis et suçotant un certain érotisme buccal. Le linguiste y notera surtout l'idée que, pour le notaire, l'on ne saurait séparer le signifiant (*Astor*) et son signifié (*bullion*). De fait, le passage ressemble à une sorte de communion chrétienne : le notaire incorporant l'hostie, c'est-à-dire le dieu Astor, pour trouver son identité. On ne saurait mieux parler d'ignorance de l'arbitraire du signe. Il faut bien sûr reconnaître que, si ce signe érotico-religio-linguistique en venait à se révéler être arbitraire, la vie du notaire s'effondrerait. C'est d'ailleurs ce qui va se passer avec l'arrivée du nouveau copiste. Nous rappellerons pour nos lecteurs qui n'auraient pas entendu parler de John Jacob Astor que cette personnalité historique était un célèbre milliardaire new-yorkais. Il amassa son immense fortune par malhonnêteté. (Existe-t-il d'autres façons de devenir milliardaire ? En tout cas, certainement pas en travaillant.) Il parvint à s'emparer d'une très grande quantité de terrains où logeaient nombre de gens modestes grâce à une armée de juristes qui exploitèrent sans aucun scrupule les moindres failles des lois de l'époque. Il devint par la suite le roi des "*slum-lords*" new-yorkais. Nous n'aurons à présent plus d'illusions sur la vocation de notre notaire.

D'autre part, le notaire possède une conception éminemment sérieuse de l'utilisation du langage dans le cadre de sa profession. Nous assistons en particulier à sa colère lorsqu'il découvre que l'un de ses clercs a rédigé des actes pour des clients afin d'arrondir ses fins de mois et, cela va sans dire, sans en faire part à son patron. C'est là un problème classique de ce que nous appelons des performatifs. Un acte n'est original que s'il est rédigé et authentifié par le notaire lui-même. Ce qu'écrivent les copistes ne sont que des copies. Ne parlons pas des imitations vénales et illicites.

On comprend aisément que, pour le notaire, l'utilisation privilégiée du langage ne saurait être que performative. Elle se trouve avant tout dans les actes et les obligations qu'il établit pour ses clients. Cette utilisation du langage est clairement inséparable de

rituels et de conventions. En d'autres termes, ce type de communication dépend de consensus limités incluant le notaire et ses clients, sans oublier les clercs, à condition évidemment que ces derniers jouent le jeu. Ces actes de langage ne sont surtout pas généralisables ni transposables. Il n'y a que le notaire qui peut signer certaines associations de mots pour qu'elles aient de la valeur. Tout dépend donc de la bonne foi et de la confiance. Et rien n'est plus trompeur que la confiance... Il est ici difficile de ne pas penser à *The Confidence Man*, le dernier livre que Melville publiera de son vivant. Le livre décrit les agissements d'un escroc qui, alternativement au nom de la charité chrétienne et de principes boursiers, abuse avec ses belles paroles de la confiance des personnes qu'il rencontre. Le Grand Escroc n'utilise certes pas le langage comme le notaire, mais, dans les deux cas, on note un curieux lien entre langage et accumulation de l'argent. Doit-on conclure que pour être (très) riche, il importe d'être malhonnête et/ou de profiter du hasard (hasard de la naissance ou tout simplement se trouver au bon endroit au bon moment) et surtout qu'il importe de vouloir et de savoir manipuler les signifiants (ou d'employer un notaire, dont c'est la spécialité) ?

Cette vision d'un langage centré sur un moi privilégié s'écroule à la fin de la nouvelle avec la découverte d'une autre réalité : Bartleby aurait été porteur d'une conception différente du langage. Il aurait en effet auparavant été employé à Washington au centre de tri des lettres au rebut (*Dead Letter Office*). Peu importe que ce soit ou non une rumeur, l'essentiel est que ce détail amène le notaire à envisager une autre possibilité de théoriser les signes. Parfois, de ces lettres perdues tombaient une alliance matrimoniale, ou un billet de banque destiné à soulager la souffrance d'un ami dans le besoin, ou encore une parole de pardon ou bien d'espoir. Ce serait donc véritablement cela la communication ? Elle dépendrait fondamentalement de hasards pour réussir ou échouer ? Il y a des messages qui n'arrivent pas à leur destinataire ? Un signifiant ne porte pas en soi son interprétation ? Tout serait ainsi arbitraire, à commencer par l'amour et les vertus chrétiennes, la charité, le pardon et l'espoir ? Le seul

principe certain serait une entropie généralisée : “ On errands of life, these letters speed to death. ”

C'est peut-être là le mot et la vraie question : le langage et la mort. Nous dirions que c'est un problème de dénomination. Les actes de paroles saturés, arbitraires et répétitifs du notaire ne peuvent représenter un certain nombre de choses, avec en premier lieu le temps, le devenir et la mort. Nippers, l'un des deux clercs, le fait remarquer à son patron : nous vieillissons, vous et moi (“ avec votre respect, Monsieur ”). Nous sommes sans cesse confrontés au deuil et, de fait, au début de la nouvelle, le notaire nous informe qu'il a perdu une sinécure prestigieuse (et rémunératrice) au Tribunal d'Équité. Peut-être toutefois, d'un point de vue épistémologique, le passage essentiel pour nous est le suivant :

I was thunderstruck. For an instant I stood like the man who, pipe in mouth, was killed one cloudless afternoon long ago in Virginia, by summer lightning ; at his own warm open window he was killed, and remained leaning out there upon the dreamy afternoon till some one touched him, when he fell.

Quel étrange signifié est la mort ? Ne parlons pas de référence. Dans cette citation, c'est impossible. Le sens n'est possible que grâce à des oppositions binaires et l'on est normalement vivant ou mort. Peut-on avec des mots montrer le mourir, le passage de l'un à l'autre ?

En conclusion, le langage nous coupe du réel et du devenir. C'est la raison pour laquelle il est certes loisible d'étudier le fonctionnement interne des langues, mais on ne saurait négliger non plus de prendre en considération le contexte social de leur utilisation. Souvent, le langage peut être vu comme instrument de pouvoir, prison qui enferme ses victimes à l'intérieur d'actes communicatifs répétitifs dans lesquels il n'y a que l'un des deux interlocuteurs qui gagne à tous les coups. Y a-t-il d'autres manières de communiquer, peut-on se placer hors des jeux de pouvoir ? À cet égard, il est loisible de penser que Bartleby représentait une ouverture, une possibilité, une chance, si l'on veut, pour l'Amérique. Le notaire entrevoit tout cela à la fin, avant la mort du copiste, avant

que tout ne se referme. Car tout se referme. La seconde moitié du XIX^e siècle sera impitoyable, pour les prolétaires, pour les Indiens, pour les Noirs et pour d'autres catégories d'exclus. Melville le savait dès avant 1853. Il n'avait probablement pas lu Spinoza, mais la période qui commence sera le règne des passions tristes, de l'exploitation capitaliste, de l'égoïsme et, plus généralement, du snobisme et de la distinction : la société américaine se divisera entre les hommes et les sous-hommes sales et mal habillés.

On pourrait à ce propos se poser la question de savoir s'il existe des actes de performatifs qui ne soient pas tristes ? Car le notaire incarne une tristesse infinie. En fait, le problème est excessivement complexe, ne serait-ce que parce que, pour parler vite, l'on peut distinguer deux types d'humour, un humour lié aux jeux de pouvoir que Hobbes, Kant ou Freud ont bien caractérisé, et un humour libérateur qui serait celui du dernier Nietzsche (voire de Spinoza si l'auteur de *l'Éthique* avait affiché de l'humour en public...). Cet humour est celui qui démolit les baudruches, libère l'énergie, indique des possibilités, en montrant l'absurde de ce qui prétend avoir du sens, alors qu'il ne s'agit que d'évidences dissimulant l'arbitraire qui les a constituées. Ce serait l'humour plein de bonne santé qui combat le conservatisme mesquin, le manque d'intelligence et les passions tristes dont parle Spinoza.

Ce n'est certainement pas un hasard si le notaire perd son poste au tribunal d'Équité, qui historiquement cessa d'ailleurs à ce moment d'exister. Ce tribunal était l'adaptation américaine de la Cour de la Chancellerie en Angleterre, dite Tribunal d'Équité. Il avait pour rôle de corriger les errements de la *Common Law*, en d'autres termes de la jurisprudence. L'Équité incarnait la croyance qu'il peut exister une Justice naturelle qui ne serait pas fondée sur la répétition d'arrêts antérieurs. Que faisait le notaire dans cette cour, lui qui ne connaît que les assomptions et la manipulation des lois ? Les lois, on le sait, ce n'est pas la même chose que la Justice. Et la Justice, cela n'a rien à voir avec l'application d'une loi. (Relisons le livre récent de Jacques Derrida à ce sujet, *Force de loi*. La Justice pour être équitable doit être constamment réinventée pour chaque cas.)

Curieusement, à la fin de la nouvelle, le notaire paraît avoir d'une certaine manière compris la leçon de Bartleby. Il faut dire que Bartleby était contagieux avec sa formule magique ("It turns the tongues"). Elle n'a peut-être pas de sens pour le notaire, mais ce dernier et ses clercs commencent néanmoins à l'employer eux-mêmes sans s'en rendre compte. Comme quoi nul ne saurait éternellement rester replié sur lui-même et son petit monde. À la fin, le notaire n'insiste plus sur le fait que sa propre parole doit être première et originale. Il découvre un nouveau jeu de langage : la littérature. Il écrit un livre, la vie de Bartleby. Et c'est ce livre qui nous indique que l'Amérique recèle des possibilités et qu'elle pourrait évoluer de manière différente. Possibilités utopiques, peut-être impossibles, mais possibilités tout de même. Dans la communication et les rapports humains, ce qui compte après tout, est-ce la trilogie "rich men's bonds, and mortgages, and title-deeds"? L'action (*deed*), le lien (*bond*), ne serait-ce pas au fond des synonymes d'argent ? Ou bien le mot important qui relie ces deux notions n'est-il pas "*mortgage*" ? Le notaire s'imagine que le mot signifie "hypothèques". Ne s'agirait-il pas plutôt de la main de la mort ?

La littérature, ce serait ainsi de l'anti-performatif. Il n'y a plus d'énonciateur légitime ou de contextes imposés. Il y a surtout production d'énoncés langagiers dont l'interprétation n'est en grande partie pas prévisible : que signifie Bartleby pour moi au XXI^e siècle ? Que signifie-t-il pour les différentes cultures et sous-cultures auxquelles j'appartiens ? Bien sûr, il y a des dizaines de manières de lire cette nouvelle de Melville. La littérature critique qui lui a été consacrée est d'ailleurs monumentale (et assez répétitive au demeurant), mais lire "Bartleby the Scrivener" comme montrant des possibilités de vie me paraît parfaitement respecter la lettre du texte. Avec la littérature, on est toujours rejeté en pleine mer.

Le problème de base, c'est la négation de l'arbitraire des signes. Pour le notaire, elle est liée à sa valorisation des performatifs ou de certains signifiants privilégiés comme Astor. Pour lui, chaque signe ou énoncé possède sa forme canonique, son interprétation ou mode d'emploi propre, ainsi que ses contextes exclusifs. À aucun moment, le notaire ne se demande si cette conception est généralisable, voire

universelle. En fait, le notaire ne conçoit l'utilisation du langage que comme répétitive et fermée sur elle-même. Il parle d'assomptions. On pourrait parler tout aussi bien de clichés, d'évidences, de la mode ou des usages. Cela va de soi (pour tout le monde ?). Soyons durs : cette conception du langage nie la complexité de la vie. Elle nie aussi l'intelligence, qui est toujours divergence, perception et explication de ce qui n'est pas programmé. Est-il vraiment utile d'étudier les performatifs ? Ce sont de petits jeux de langage qui, très souvent, se révèlent être des jeux qui ne sont pas drôles du tout. Demandons-nous plutôt ce qu'accomplissent (*perform*) les énoncés que nous rencontrons quotidiennement, qu'ils soient présentés comme constatifs ou performatifs. Quelle interprétation nouvelle, quelle conséquence intempestive un texte va-t-il avoir dans un contexte nouveau ? Comment un énoncé peut-il transformer ma vie ? Trois ans plus tôt, Nathaniel Hawthorne, l'ami de Melville, avait publié sa *Lettre écarlate*. Le problème est *mutatis mutandis* le même dans ce pseudo-roman historique censé se passer au XVII^e siècle. Les juges puritains de Boston ont condamné Hester Prynne à arborer la lettre "A" cousue sur ses vêtements. La femme adultère sera de cette façon un "sermon vivant", un peu à la manière des hommes sandwichs qui déambulaient avant guerre dans les rues de Paris. On ne trouve toutefois nulle part dans le livre le terme "adultère", et, au fil des années, la lettre revêt pour la communauté des significations nouvelles : Able, Admirable, etc. On pourrait également dans la foulée proposer Arthur (le prénom de l'homme aimé), Author (Hawthorne devenant consciemment le premier écrivain américain), America, etc. Les puritains ont tenté d'imposer leur conception théologique du langage, leur Dieu devant garantir le lien entre la lettre, le signifié, le corps de la jeune femme et l'interprétation de la communauté. Leur tort aura été de s'imaginer que l'histoire n'existe pas. Nous savons aujourd'hui que, sans relâche, des situations nouvelles font qu'un signe ou un énoncé va se trouver en position d'exercer directement ou indirectement des effets inédits.

On ne peut représenter la mort avec des mots. Saurait-on représenter l'amour. *Agape* et *Nomen* ? Disons que ce n'est

qu'indirectement que l'on peut suggérer ce en quoi *Agape* pourrait consister. Je suis en fait tenté de proposer que le signifié essentiel de la nouvelle de Melville, la meilleure chose que l'on puisse retenir de sa lecture, c'est *Agape*. *Agape* comme possibilité, bien sûr. Autrui, c'est celui que le hasard met sur notre chemin. C'est Bartleby pour le notaire. En général, l'autre n'est rien pour nous. Il nous dépasse au sens strict. Nos rapports avec lui sont principalement codifiés, notamment en ce qui concerne le monde du travail. C'est certes nécessaire d'un point de vue matériel, même si c'est habituellement une codification hiérarchisée et injuste, mais sommes-nous sûrs qu'il n'y a pas d'autres possibilités de communication ? Que serait la vraie charité, le don qui n'attend rien en échange ? Ce n'est pas mon désir ou mon point de vue qui importent, mais le point de vue de l'autre. Et l'on ne connaîtra jamais vraiment quel est exactement le point de vue de l'autre avec sa richesse et ses mondes intérieurs...

Existe-t-il des mots pour dire cela ? Plutôt que de nous focaliser sur le sacrifice impossible dont parle la nouvelle Loi du Christ, pourquoi ne pas nous interroger sur le " aimez-vous les uns les autres " ? Bien évidemment, la communication ne deviendra jamais une communion. Cela impliquerait que la langue est un médium transparent. Mais il semble qu'il existe une certaine latitude pour utiliser le langage de façon à ne pas répéter stérilement les mêmes significations avec les mêmes conséquences sur les corps et les esprits de nos interlocuteurs. Pendant la plus grande partie de la nouvelle, le notaire s'identifie à des jeux de langage majoritaires. (Ce qui ne veut pas dire qu'ils caractérisent quantitativement une majorité d'êtres humains. En fait, il s'agit d'un repli sur une minorité de gens qui me ressemblent et qui sont dans le cas du notaire de Melville liés à des gens comme Astor et son or. Mais ce sont des jeux de langage qui garantissent que je me trouve du côté du pouvoir.) Que serait une identification minoritaire, une identification en fait non synonyme d'exclusion pour le plus grand nombre ? Comment parler de l'humanité ?

